

Notes d'un médecin de Lénine

V. Rosanov

Source : Lénine tel qu'il fut. Souvenirs de contemporains, t. II. Moscou, Éditions en Langues Étrangères, 1959, pp. 438-452.

Au petit matin on me réveilla en me disant qu'il fallait aller au Kremlin pour examiner le président du Conseil des Commissaires du Peuple Vladimir Ilitch Lénine qui avait été blessé le soir et dont l'état s'aggravait. Je suis parti avec le sentiment de la grande responsabilité qui m'incombait, du fait que j'allais participer à l'examen médical de Lénine, de ce Lénine qui était à la tête de notre révolution, qui la dirigeait et l'approfondissait. Ce fut un sentiment confus et qui est maintenant un peu effacé par le temps. Mais outre cette tension intérieure j'éprouvais probablement aussi une certaine timidité.

La petite chambre était encore dans la pénombre. J'assistai à une scène que l'on voit toujours lorsque le malheur arrive subitement : les visages inquiets et désemparés des parents et des proches tout près du malade ; plus loin des gens également inquiets parlant à voix basse, mais qui n'étaient probablement pas des intimes du malade. Les médecins V. Mintz, [B. Weisbrod](#), [V. Oboukh](#), N. [Sémachko](#), que je connaissais tous, formaient un groupe près du lit. Mintz et Oboukh vinrent à ma rencontre, me conduisirent un peu à l'écart pour me faire part de l'accident et de l'état du blessé ; on m'informa qu'une balle avait atteint l'épaule gauche, et qu'une autre avait traversé la partie supérieure du poumon gauche et le cou de gauche à droite et s'était logée sous la clavicule droite. On disait que, transporté chez lui en auto après l'accident, Vladimir Ilitch avait monté tout seul jusqu'au deuxième étage et là, dans l'entrée, s'était affaissé sur une chaise. Après quelques heures, son état s'aggrava tant du point de vue de la respiration que du pouls, et il devint de plus en plus faible. Ceci dit, ils me proposèrent d'examiner le malade.

Je vis un homme fort, de constitution robuste ; je remarquai la grande pâleur du visage, les lèvres livides et une respiration très superficielle. Je pris la main droite de Vladimir Ilitch pour tâter le pouls. Lénine me serra faiblement la main en signe de salutation, probablement, et dit d'une voix assez distincte : « *Ça va, ils s'inquiètent pour rien.* » « *Taisez-vous, taisez-vous, il ne faut pas parler* », ai-je répondu. Je cherchai le pouls et, à mon grand effroi, ne le trouvai pas. On le sentait à peine. Vladimir Ilitch dit encore quelque chose et je le priai instamment de se taire. Il me sourit en guise de réponse et fit de la main un geste indécis. J'examinai le cœur qui s'était déplacé fortement à droite : les battements en étaient nets mais très faibles. Je frappai rapidement et légèrement sur la poitrine : tout le côté gauche rendait un son flasque. Probablement, un abondant épanchement de sang avait eu lieu dans l'enveloppe plévrale, ce qui avait déplacé le cœur. Je constatai sans difficulté une fracture dans la partie supérieure de l'humérus gauche. Cet examen, bien que fait avec la plus grande prudence, était très douloureux mais il ne provoqua chez Vladimir Ilitch qu'une légère grimace, sans aucun cri ni gémissement.

J'informai rapidement V. Oboukh qui se tenait à côté de moi, penché sur le blessé, des résultats de l'examen. V. Oboukh, tout en approuvant les données de mon examen, répéta à voix basse : « *Oui, oui* », et tous les deux, nous priâmes instamment Vladimir Ilitch de ne pas bouger ni de parler. Lénine ne dit rien et sourit. Nous passâmes alors dans une autre pièce nous consulter. Dans le corridor [Nadejda Constantinovna](#) et deux autres personnes inconnues, je ne me rappelle pas qui, me retinrent en me demandant doucement : « *Eh bien, qu'est-ce qu'il a ?* » Je pus répondre seulement : « *Une blessure grave, très grave, mais il est fort.* »

À la consultation, je dus parler le premier, comme médecin nouvellement venu. Je dis que l'on était en présence d'un choc du poulx à cause d'un rapide déplacement du cœur vers la droite, provoqué par l'épanchement du sang dans la plèvre à partir de la partie supérieure du poumon gauche transpercé, et que nous devions porter principalement notre attention non pas sur le bras fracturé, mais sur le hémotoraxe. Je mentionnai aussi le parcours de la balle qui, ayant traversé le cou de gauche à droite, immédiatement devant la colonne vertébrale, entre cette dernière et le pharynx, n'avait heureusement pas touché les grandes artères du cou. Il suffisait d'une déviation d'un millimètre d'un côté ou d'un autre et Vladimir Ilitch ne serait plus en vie.

Après plusieurs années de guerre nous avons acquis une très grande expérience, et il était clair que si le blessé supportait le choc, le danger immédiat était écarté, bien qu'un autre danger restât : la possibilité d'infection qui aurait pu être apportée dans l'organisme par la balle. Ce danger-là, il nous était impossible de le prévenir, nous ne pouvions que le supposer et le craindre, car il serait alors très grave : il pourrait surgir dans l'enveloppe plévrale, et dans le canal percé par la balle dans le cou et qui traversait probablement à plusieurs endroits le tissu cellulaire du cou, surtout celui se trouvant derrière le pharynx.

Toutes ces appréhensions et inquiétudes furent exprimées aussi bien par moi que par les autres médecins. Nous n'avions aucune difficulté à indiquer les mesures appropriées : repos absolu, toute l'attention devait être portée sur l'activité cardiaque, pour le moment il fallait oublier le bras et ne prévoir qu'un pansement provisoire pour que les parties de l'os brisé en frottement ne causent pas au malade d'inutiles souffrances.

J'appuyai vivement la proposition de V. Oboukh d'inviter le soir pour une nouvelle consultation le docteur Nikolai Nikolaévitch Mamonov, grand thérapeute. Un tel médecin nous était très utile, à nous chirurgiens, pour surveiller minutieusement les changements qui pourraient intervenir dans la plèvre et le poumon. Quant à la question d'extraire ou non la balle, elle reçut sans la moindre hésitation une réponse négative.

La consultation fut suivie d'une discussion prolongée sur le bulletin officiel de l'état de santé de Vladimir Ilitch. On était obligé de réfléchir mûrement sur chaque mot, sur chaque virgule, car il s'agissait d'annoncer au peuple et au monde entier une amère vérité : l'issue était inconnue, mais il ne fallait pas ôter l'espoir.

Après la discussion, on alla de nouveau voir Vladimir Ilitch. Nadejda Constantinovna se trouvait à son chevet. Lénine était couché tranquillement ; nous lui avons une nouvelle fois recommandé de ne pas bouger ni parler. Il nous répondit en souriant : « *Ça va, ça va, tout est bien, cela peut arriver à chaque révolutionnaire.* » Le poulx était toujours anormal. Le soir, une autre consultation eut lieu, et ainsi chaque jour, le matin et le soir, jusqu'à ce que les choses s'améliorent, c'est-à-dire au bout de 4 ou 5 semaines.

Le poulx devint à peu près satisfaisant seulement deux jours après. Et au bout de quatre jours, l'état de santé général s'améliora au point qu'il était permis de procéder au traitement régulier du bras fracturé.

Le danger d'infection passa, et le puissant organisme de Lénine commença à prendre rapidement le dessus. L'exsudat se résorbait rapidement, le cœur revenait à sa position normale, la respiration s'allégeait de plus en plus, mais notre situation de médecins devenait toujours plus difficile. Lorsque Vladimir Ilitch se sentit mieux, lorsque sa voix se raffermir, il fut impossible de l'obliger à rester tranquille, ne pas bouger, ne pas parler, et lui faire croire que le danger n'était pas encore passé : il voulait travailler et être au courant de toutes les affaires. À nos demandes il répondait toujours par un sourire aimable qui disait franchement : « *Je vous crois, je vois que vous dites cela en toute sincérité,*

mais... ». Ce « *mais* », nous faisait remercier le bras fracturé : fixé à un dispositif d'extension, il clouait, bon gré mal gré, Vladimir Ilitch au lit.

La fracture reprenait bien, et trois semaines après on constata une si bonne adhérence qu'il était inutile de retenir Vladimir Ilitch au lit car le poids d'extension pouvait fort bien être suspendu, le malade étant debout.

Vladimir Ilitch recevait toujours les médecins, et moi notamment, avec bienveillance, bien qu'il exprimât plusieurs fois son mécontentement, et cela sincèrement et avec chaleur, qu'en le visitant deux fois par jour, on privait de soins d'autres malades. À quoi je répondais toujours : « *Vladimir Ilitch, vous êtes aussi un malade, un grand malade à tous les points de vue.* » Une fois il me répondit assez sévèrement à ce « *à tous les points de vue* » : « *Eh bien, est-ce qu'à cause de « tous ces points de vue » la maladie évolue tout autrement ? Ce sont les camarades qui font preuve de trop de souci.* » Je répondis : « *Mais oui, Vladimir Ilitch, tout autrement.* » Vladimir Ilitch rit en disant : « *Impossible de vous convaincre* », et enleva sa chemise pour s'exposer à l'opération ennuyeuse de l'auscultation et de la percussion du poumon.

En m'exprimant dans le langage médical, je peux dire que le cas eut un déroulement très heureux : l'exsudat se résorba sans laisser aucune trace, le poumon reprit sa position. Je ne me rappelle pas avoir remarqué alors quelque chose de sérieux quant à la sclérose, la sclérose était en conformité avec l'âge. La guérison du bras allait bon train, on ne constatait que de faibles maux le long du nerf radial, résultant probablement de la contusion de ce nerf par un fragment de l'os fracturé. On fabriqua en usine une prothèse pour le bras, – prothèse de cuir avec des éclisses, démontable pour permettre un massage – et sur l'instance de tous les médecins, Vladimir Ilitch partit pour quelques semaines à la campagne. Ce départ était nécessaire, car ici, au Kremlin, Vladimir Ilitch s'occupait quand même des affaires. Or, après une si grave blessure, il lui fallait se reposer et reprendre des forces.

À la fin de septembre Vladimir Ilitch revint pour consulter ses médecins, c'est-à-dire V. Mintz, N. Mamonov et moi. Vladimir Ilitch avait très bonne mine : il était frais, alerte, le cœur et les poumons fonctionnaient normalement ; le bras bien remis n'avait plus besoin de prothèse ; il éprouvait seulement parfois des sensations désagréables, même douloureuses, dans le pouce et l'index du bras malade, résultat de la contusion du nerf radial. Il fut décidé à cette consultation que le docteur Mamonov n'avait plus rien à faire et que nous, chirurgiens, devrions nous réunir dans sept ou dix jours. Pendant cette consultation Vladimir Ilitch causa longtemps avec nous ; il m'interrogea sur l'hôpital, s'inquiéta à cause des difficultés que nous éprouvions pour chauffer les locaux, prit quelques notes sur un bout de papier et rit longtemps 'n'ayant pu trouver dans sa chambre aucune feuille de papier, tout en disant : « *C'est ce qu'on appelle être président.* » Quand je lui demandai si les balles ne l'inquiétaient pas, – il y en avait une que l'on sentait très nettement au toucher, – il répondit par la négative et ajouta en riant : « *On les extraira en 1920, lorsque nous viendrons à bout de [Wilson](#).* »

À la dernière consultation, lorsque nous faisons nos adieux à Vladimir Ilitch, un incident survint qui montra bien l'étonnante délicatesse d'âme de Vladimir Ilitch. À plusieurs reprises, on me parla de la part du C.C. de mes honoraires pour le traitement de Vladimir Ilitch. Cette question fut également soulevée par V. Oboukh que je priai avec insistance de ne pas en parler.

Je fis part de toutes ces démarches à mes collègues Mintz et Mamonov. Il nous semblait tout à fait impossible de présenter un compte à Vladimir Ilitch dont la maladie nous paraissait être notre propre malheur.

Vladimir Ilitch a finement et magnifiquement résolu lui-même cette question. Lors de la dernière consultation il n'y avait que Mintz et moi. Après un examen et un court entretien, nous lui avons conseillé de se masser un peu le bras, lui avons demandé de ménager sa santé et de veiller à ce que l'on chauffât mieux l'appartement. Sur ce Lénine nous fit rire en disant gaîment : « *Vous demandez que l'on*

chauffe mieux ; j'ai donné l'ordre d'installer une chaufferette électrique, on l'a fait. Mais il s'avère que cela viole le décret, comment faire ? Il faut quand même la garder... sur les prescriptions des médecins. »

Nous nous apprêtions à nous en aller (je ne me rappelle pas qui était encore dans la pièce, [Maria Ilinitchna](#), me semble-t-il), Vladimir Ilitch se lève un peu embarrassé et dit « une minute », nous appelant dans la chambre. Il nous tend deux enveloppes, l'une pour V. Mintz, l'autre pour moi, et dit, tout confus : « *Ça, c'est pour le traitement... je vous suis profondément reconnaissant, vous avez perdu beaucoup de temps à cause de moi.* » Troublés tous les deux, nous avons tenus pendant quelques secondes les enveloppes que Vladimir Ilitch n'avait pas encore lâchées. Puis m'étant repris, je dis enfin : « *Vladimir Ilitch, nous pouvons nous en passer peut-être ; croyez-moi, nous sommes sincèrement heureux et reconnaissants que vous soyez rétabli.* » Mintz, également troublé, dit aussi quelque chose dans ce sens. Clignant les yeux, Vladimir Ilitch me regarda très attentivement, jeta les enveloppes sur le lit, s'approcha de moi, et me serrant fortement la main, posa la sienne sur mon épaule et me dit, visiblement ému : « *Laissons ceci ; merci, encore une fois merci.* » Il le dit si bien, si sincèrement, que je me sentis allégé. Il nous accompagna jusqu'à la porte, me serra encore une fois non pas la main mais l'épaule et dit : « *Si vous avez besoin de quelque chose, dites-le.* »

Rentré chez moi, je téléphonai aussitôt à V. Oboukh pour le mettre au courant de ce qui s'était passé et lui dire que je me sentais délivré d'un lourd fardeau et que dès aujourd'hui la question des honoraires était réglée définitivement. Personne ne l'a jamais soulevée depuis.

Pour nous, collaborateurs de l'hôpital Soldatenkov ¹, qui se trouvait à deux verstes de la barrière ², l'hiver de 1918-1919 fut très dur : on souffrait du froid, la nourriture manquait. Tout à côté de l'hôpital s'étendait un champ cultivé appelé potager Pétrovski. Nous désirions obtenir ce potager pour pourvoir aux besoins du personnel. Cela nous aurait été d'une grande aide, surtout en ce qui concernait le ravitaillement en pommes de terre. Des démarches furent entreprises, c'est-à-dire qu'on frappait à toutes les portes, mais sans résultat.

Enfin, les représentants de notre hôpital et de l'hôpital Oktiabrskaja ont rédigé une pétition à Lénine, qui lui fut remise par l'intermédiaire de Nadejda Constantinovna et du docteur F. A. Guétié (qui soignait à cette époque Nadejda Constantinovna et visitait souvent la famille de Lénine). Vladimir Ilitch non seulement nous aida à obtenir ce potager, mais il me téléphona aussi pour me demander si l'on avait besoin de quelque chose, si tout allait bien et envoya plusieurs fois des motocyclistes porteurs de petits mots : « *Camarade Rosanov, et votre potager ? avez-vous besoin de quelque chose ?* », ou encore : « *Camarade Rosanov, quelle récolte prévoyez-vous ? Elle sera de combien par personne ? Mes salutations.* » Tous les collaborateurs de l'hôpital étaient infiniment reconnaissants à Lénine pour sa sollicitude, et aussi assez étonnés : comment, avec tant de travail, a-t-il pu ne pas oublier une chose aussi futile que notre potager ?

Le 20 avril 1922, dans la soirée, je reçus un coup de téléphone de N. A. Sémachko me demandant de venir le lendemain chez Lénine : le professeur Borhardt devait arriver de Berlin pour une consultation, car il fallait extraire les balles. Fort étonné, j'en demandai la raison et Nikolaï Alexandrovitch me raconta que dernièrement Vladimir Ilitch avait éprouvé des maux de tête ; une consultation eut lieu en présence du professeur Klemperer (grand thérapeute allemand). Klemperer déclara, d'une manière assez catégorique probablement, que ces maux s'expliquaient par la présence des balles dans l'organisme de Vladimir Ilitch, le plomb provoquant un empoisonnement. Pour moi, qui avais vu des milliers de blessés, cette idée me parut très étrange, ce que je ne manquai pas de dire à Nikolaï Alexandrovitch. Il tomba d'accord avec moi, mais il fallut quand même aller à la consultation.

1 Aujourd'hui hôpital Botkine. (N.R.)

2 La barrière se trouvait près de l'actuelle gare de Biélorussie. (NR.)

Je passai chez Borhardt et nous sommes partis tous les deux au Kremlin. Une femme-médecin nous accompagnait dont je ne me rappelle pas le nom, qui devrait nous servir d'interprète. On nous conduisit directement au cabinet de Lénine qui sortit tout de suite à notre rencontre, nous salua et dit à l'interprète que l'on n'avait pas besoin d'elle : « *On s'entendra tout seuls* », et nous invita à passer dans son appartement. Là, brièvement mais de façon circonstanciée, il nous décrivit ses maux de tête et la consultation avec Klemperer. Lorsque Vladimir Ilitch dit que Klemperer avait conseillé d'extraire les balles, car par leur plomb elles provoquaient un empoisonnement et des maux de tête, Borhardt, au début, ouvrit de grands yeux et laissa échapper le mot *unmöglich* (impossible), puis, s'étant repris et, probablement, pour ne pas diminuer le prestige de son collègue berlinois, il se mit à parler de nouvelles recherches dans ce sens.

Je dis nettement que les balles ne pouvaient pas provoquer de maux de tête, car elles s'étaient recouvertes d'un dense tissu conjonctif au travers duquel rien ne pénétrait dans l'organisme. La balle se trouvant dans le cou, au-dessus de la clavicule droite, se sentait facilement au toucher, son extraction ne présenterait donc pas de difficulté, et je ne protestai pas contre cela, mais je m'élevai énergiquement contre l'extraction de la balle se trouvant dans la région de l'épaule gauche : elle était très enfoncée, ses recherches seraient difficiles. Tout comme la première, elle ne dérangeait pas Vladimir Ilitch, tandis que l'opération provoquerait des douleurs absolument inutiles. Vladimir Ilitch tomba d'accord et dit : « *Eh bien, on va extraire une balle, pour qu'on ne me dérange plus et que personne n'ait de craintes.* »

On convint de vérifier la position des balles le lendemain avec les rayons X à l'Institut de l'académicien Lazarev. La radioscopie nous permit de distinguer parfaitement les deux balles ; elles s'étaient un peu déplacées par rapport à la position visible sur les radios faites après la blessure. On fit plusieurs nouvelles radios. Après quoi Vladimir Ilitch, accompagné de P. Lazarev, alla visiter l'Institut de physique. Mais la visite ne réussit cependant pas, car étant arrivé au cabinet où P. Lazarev avait réuni des matériaux sur l'anomalie magnétique de Koursk, Vladimir Ilitch demanda des informations détaillées sur ces matériaux. Vladimir Ilitch écouta très attentivement, posa beaucoup de questions, et il était évident qu'il s'intéressa profondément à la question. En partant, il pria P. Lazarev de le tenir au courant de toutes les dernières données.

Quant à l'opération, il fut convenu qu'elle devrait avoir lieu chez moi le lendemain, le 23 avril, et que Lénine viendrait à midi. Je proposai à Borhardt d'arriver à l'hôpital vers onze heures en vue de lui montrer la section de chirurgie, mais le professeur Borhardt me demanda la permission de venir à dix heures trente. Certes, je n'avais rien contre, tout en pensant qu'il voulait faire plus ample connaissance de notre hôpital.

Borhardt arriva chargé d'une énorme valise remplie de différents instruments, ce qui ne manqua pas de m'étonner, ainsi que tous mes assistants, car pour l'opération il fallait un tout petit nombre d'instruments : quelques clamps pour arrêter le sang, une pincette, une sonde, des ciseaux et un scalpel. Je lui dis que nous avions tout le nécessaire, que tout était préparé, que la dissolution de novocaïne était également prête, que nous avions des gants et, comme il restait une heure et demie avant l'arrivée de Vladimir Ilitch, je lui proposai de visiter le bâtiment chirurgical. Borhardt, visiblement inquiet, répondit qu'il voulait se préparer à l'opération. Après quoi il annonça que l'opération devrait être faite par moi et que lui-même, il serait mon assistant, ce que je refusai en lui disant que je lui servirais avec plaisir d'assistant. Borhardt renouvela plusieurs fois sa proposition de m'aider au cours de l'opération. Je ne sais pas jusqu'aujourd'hui pourquoi il me proposait cela, par galanterie probablement.

Quant à l'opération même, Vladimir Ilitch nous dit plus tard, lors d'un pansement, au docteur Otchkine et à moi : « *Je pensais que toute cette procédure se serait déroulée beaucoup plus vite : moi, j'aurais pincé comme ça, donné un coup de couteau, et la balle serait sortie d'elle-même, tout le reste ne servant que pour la parade.* » Nous avons ri involontairement et sommes presque tombés d'accord avec lui.

Vladimir Ilitch arriva exactement à midi, accompagné du camarade [Bélenki](#) et de quelques personnes de la garde. N. Sémachko vint aussi. Dans la salle d'opérations ne fut admis que ce dernier qui me demanda : « *Qui est-ce qui va opérer ?* » Je répondis ; « *L'Allemand, naturellement, pourquoi serait-il venu alors ?* ». Sémachko approuva. L'opération se passa très bien.

Vladimir Ilitch était très calme, et pendant l'opération son visage se contracta à peine. J'avais la certitude que l'opération était légère, et qu'une demi-heure après Vladimir Ilitch se rendrait chez lui. Or Borhardt protesta catégoriquement et exigea que l'opéré restât à l'hôpital au moins une journée. Certes, je ne m'y opposais pas, car l'observation était ainsi beaucoup plus commode. Mais où mettre un patient tel que Vladimir Ilitch ? La section était bondée de malades, mais de quels malades ? Je savais que chacun d'eux avait quelque maladie, mais j'ignorais complètement ce que chaque malade pouvait avoir en tête.

Après un entretien avec le docteur en chef V. Sokolov, nous décidâmes d'installer Vladimir Ilitch dans la chambre 44 de la section féminine. La chambre était isolée ; la femme qui se trouvait là pourrait être transférée dans la salle commune. Au début, Vladimir Ilitch protesta et ne voulait pas rester à l'hôpital pour des « *choses futiles* ». On dut le convaincre, lui dire qu'après la cocaïne il pourrait avoir mal au cœur et des vomissements, et, peut-être, des maux de tête, et qu'il nous serait aussi plus facile de le surveiller. Vladimir Ilitch ne se laissait pas longtemps persuader, et il céda quand je lui dis : « *J'ai même préparé pour vous, Vladimir Ilitch, une chambre dans la section féminine !* ». Vladimir Ilitch rit, en disant « *bon, ça va* », et il resta.

Cette hospitalisation inattendue causa certainement beaucoup de soucis non au personnel de l'hôpital, mais à la garde et inquiéta Nadejda Constantinovna et Maria Ilinitchna qui me téléphonèrent, puis arrivèrent à l'hôpital. Maria Ilinitchna s'enquit si l'on nourrirait bien Vladimir Ilitch. Je lui dis que nous le soignerions comme il se doit.

Comme tous les malades arrivant à notre hôpital, Vladimir Ilitch fut inscrit dans les registres ; dans son carnet de santé, le docteur en chef V. Sokolov décrivit le cours de sa maladie, Vladimir Ilitch obéit sans mot dire à l'ordre de l'hôpital, reçut très aimablement le docteur Sokolov, répondit à toutes ses questions et se laissa ausculter et percuter. De son carnet de santé, je me permets de reproduire seulement les lignes suivantes : « *Du côté du système nerveux : nervosité générale, parfois mauvais sommeil, maux de tête. Les spécialistes constatent une neurasthénie causée par le surmenage* ».

Vers 7 heures du soir mon fils se blessa grièvement la jambe ; il me fallut l'emmener à l'hôpital pour suturer et panser la blessure. Puis je passai chez Vladimir Ilitch et lui racontai cet accident ; par la suite, il s'informait chaque jour de l'état de mon fils jusqu'à ce que celui-ci fût guéri. Cette attention envers les autres était un des traits de caractère de Lénine. Vladimir Ilitch se sentait parfaitement bien, et quand je lui demandai s'il avait besoin de quelque chose, il répondit en montrant le camarade Bélenki qui se tenait près de la porte : « *Dites-lui qu'il soit tranquille et qu'on ne dérange pas les malades.* » Vers 11 heures du soir, lorsque je passai de nouveau à la section chirurgicale, Vladimir Ilitch dormait déjà.

Borhardt vint le lendemain matin, fit un pansement et tout au début de l'après-midi Vladimir Ilitch alla chez lui. Nous fîmes encore un pansement avec Borhardt, après quoi, il partit et c'est mon assistant, le docteur A. Otchkine, et moi, qui poursuivîmes le traitement. Lors de nos visites nous étions accompagnés par l'aide-médecin K. Grechnova attachée à la section chirurgicale. La guérison de la plaie traitée au tampon dura un peu plus de deux semaines, elle se cicatrisa très bien. À cause de cette petite plaie Vladimir Ilitch dut rester quelques jours au Kremlin, par la suite, il venait de Gorki. Chaque fois Vladimir Ilitch exprimait le regret qu'il nous fallût, à cause de ces pansements, perdre beaucoup de temps, et désirait toujours se rendre pour cela lui-même à l'hôpital. Nous dûmes l'assurer que nous le faisons avec plaisir et que pour nous il était plus tranquille de faire le pansement chez lui qu'à l'hôpital. Plusieurs fois Vladimir Ilitch nous invitait à prendre du thé chez lui, et nous causions sur des

thèmes les plus divers. La plaie se referma bien, et il fallut attendre encore un ou deux jours pour enlever le pansement, ce dont nous convînmes ensemble.

Deux jours après, à trois heures de l'après-midi, on m'appela au téléphone (j'étais à une conférence à l'hôpital). C'était Lénine. « *Que faites-vous ?* », demanda-t-il. « *J'assiste à une réunion, ensuite j'irai chez moi* » – « *A quelle heure ?* » – « *Dans quinze ou vingt minutes.* » – « *Bon, dans une vingtaine de minutes je serai chez vous.* » Je voulus protester mais il racrocha. En effet, vingt minutes après Vladimir Ilitch arriva et passa directement dans mon cabinet. Je lui dis qu'il n'avait pas à se déranger, car j'aurais pu venir chez lui moi-même. « *Vladimir Nikolaévitch, je n'avais rien à faire tout à l'heure, tandis que vous, vous aviez du travail, n'en parlons plus !* » Je lui enlevai le tampon de collodion et lui dis qu'il pouvait rester sans pansement. « *Très bien, ce machin-là m'a bien ennuyé.* » Ensuite Vladimir Ilitch demanda comment remercier mon assistante et si le docteur Otchkine n'avait besoin de rien. Je lui répondis que mon assistante était devenue très nerveuse car elle avait une fille adoptive qui venait d'être malade et qu'il leur serait bien utile d'aller dans un sanatorium en Crimée. Vladimir Ilitch nota cela sur son carnet et dit qu'il en informerait Sémachko.

Quant au docteur Otchkine, je ne pus dire rien d'autre de lui sauf que sa femme était malade. Je demandai à Lénine comment il se portait en général. Il répondit qu'il allait plus ou moins bien, mais parfois il avait des maux de tête, dormait mal et était de mauvaise humeur. Je lui conseillai de se bien reposer : abandonner pour quelque temps toutes les affaires et mener une vie végétative. Il me répliqua : « *Camarade Rosanov, il faut que vous vous reposiez vous-même, vous avez aussi une bien mauvaise mine, allez à l'étranger, je vais arranger ça.* » Je le remerciai en disant que si j'allais en Allemagne, je ne m'y reposerais pas, car malgré tout je courrais les cliniques et les hôpitaux ; et que pour me reposer il fallait mieux aller à Riga. « *Eh bien, allez-y* » (en effet Vladimir Ilitch me donna la possibilité d'aller à Riga ; quant à mon assistante, elle séjourna en Crimée). Je le remerciai et renouvelai mes conseils. Vladimir Ilitch me remercia chaleureusement pour le traitement et dit qu'il pensait « *tout de même* » à lui et essayait de se reposer, que c'était Maria Ilinitchna qui veillait sur lui. Ce qui le préoccupait, ajouta-t-il, ce n'était point sa santé, mais celle de Nadejda Constantinovna qui, à ce qu'il paraissait, n'écoutait plus Fédor Constantinovitch (le docteur Guétié), et Vladimir Ilitch pria de dire à ce dernier d'être plus sévère envers elle, car Nadejda Constantinovna disait toujours qu'elle « *allait bien* ». Je lui répliquai : « *Tout comme vous, d'ailleurs.* » Il rit et dit en me serrant la main : « *Que voulez-vous, il faut travailler.* »

En me quittant Vladimir Ilitch était en pleine forme ; il alla à Gorki. Mais trois semaines après, vers dix heures du matin, le 26 mai 1922, Maria Ilinitchna me téléphona et, d'une voix troublée, me pria de venir au plus vite, en disant : « *Volodia va mal, il a des maux d'estomac et des vomissements.* » Une voiture arriva peu après, on passa au Kremlin et de là nous partîmes à Gorki, ayant pris dans la pharmacie tous les médicaments nécessaires. Il y avait parmi nous N. Sémachko, le frère de Vladimir Ilitch, [Dmitri Ilitch](#), le docteur L. Lévine, Bélenki et d'autres camarades.

À l'époque, Lénine habitait une petite maisonnette, en haut, la grande étant en réparation. F. Guétié était arrivé de Khimki 'avant nous et avait examiné Vladimir Ilitch ; au début selon les dires des proches, on pouvait conclure à un simple embarras gastrique, provoqué par du poisson pas très frais que Vladimir Ilitch avait mangé la veille, bien que les autres qui en avaient mangé aussi n'avaient ressenti aucun trouble. La nuit Vladimir Ilitch avait peu dormi, s'était promené longtemps dans le jardin.

F. Guétié dit que les vomissements avaient cessé, mais que Vladimir Ilitch avait mal à la tête ; le plus inquiétant, c'était des indices de parésie des extrémités droites et quelques troubles de la parole. On prescrivit comme traitement le repos complet. Il fut décidé d'appeler à la consultation un neurologue, si je ne me trompe pas, le professeur V. Kramer. C'est ainsi que ce jour-là les signes dangereux d'une grave maladie apparurent pour la première fois ; pour la première fois la mort menaça de son doigt. Tous le comprirent sans doute ; les proches le sentirent ; quant à nous, médecins, nous en eûmes pleinement conscience.

Établir un diagnostic exact, déterminer la nature, la cause des souffrances, c'est une chose ; mais saisir brusquement que le mal est grand, irrémédiable peut-être, cela donne toujours un coup terrible au médecin. Je ne suis pas un neurologue, mais j'ai néanmoins beaucoup d'expérience dans la chirurgie du cerveau ; involontairement, mes idées prirent un sens déterminé, un sens chirurgical qui s'avérait parfois le plus juste lors du traitement de certaines maladies du cerveau. Mais là, quels que fussent les diagnostics que j'établissais, il n'y avait pas de place pour l'intervention chirurgicale. La maladie pouvait durer des jours, des semaines, des années, mais l'avenir se présentait sombre.

Le 10 mars 1923, V. Oboukh me téléphona pour me demander de participer à la veillée auprès de Vladimir Ilitch qui était de plus en plus mal. Le lendemain je reçus un coup de téléphone du camarade Staline qui me priait, avec d'autres camarades, sachant que Vladimir Ilitch avait de la sympathie pour moi, de lui consacrer le plus de temps possible.

Le 11, je vis Vladimir Ilitch et trouvai son état très grave : température élevée, paralysie des extrémités droites, aphasie. Malgré une conscience obscurcie, Vladimir Ilitch me reconnut. Non seulement il me serra la main de sa main valide, mais, probablement content de mon arrivée, se mit à la caresser. Une surveillance longue et difficile commença.

Elle nous était d'autant plus pénible que Vladimir Ilitch ne parlait pas. Tout son vocabulaire se limitait à quelques mots. Parfois on l'entendait prononcer sourdement : « *Lloyd George* », « *conférence* », « *impossibilité* », etc. Vladimir Ilitch cherchait à donner une signification à ces mots, et il gesticulait, changeait d'intonation. Parfois les gestes étaient très énergiques, opiniâtres, mais on ne les comprenait pas toujours, ce qui non seulement chagrinait beaucoup Vladimir Ilitch, mais provoquait aussi, surtout les premiers mois, des accès d'irritation. Vladimir Ilitch n'admettait alors auprès de lui ni médecins ni infirmiers. Ce fut une période extrêmement difficile pour Nadejda Constantinovna, pour Maria Ilinitchna, pour nous tous. Tous les soins non médicaux incombaient à Maria Ilinitchna, personne ne savait quand elle dormait. A part Nadejda Constantinovna, Maria Ilinitchna, les médecins et le personnel de service qui comprenait aussi Piotr Pétrovitch Pokaln, on n'admettait personne aux côtés de Vladimir Ilitch.

Les consultations étaient toujours très pénibles pour lui ; après chacune d'elles il était de mauvaise humeur, surtout lorsque des étrangers y participaient. Parmi ces étrangers, Vladimir Ilitch accueillait aimablement le professeur Foerster qui, il faut le dire, témoigna toujours de la sympathie à Vladimir Ilitch. Mais à partir de l'automne, il ne voulait plus le recevoir et s'irritait fortement même s'il le voyait par hasard. En fin de compte, le professeur Ferster dut prendre part au traitement en se basant sur les données fournies par les personnes entourant Vladimir Ilitch.

L'air pur, le traitement, une bonne nourriture apportèrent d'heureux résultats : Vladimir Ilitch se rétablissait petit à petit, reprenait du poids. Il retrouva en partie l'usage de la parole. On se promenait, profitant de chaque beau jour pour aller dans le jardin ou dans le parc. Vladimir Ilitch avait sa pleine conscience, souriait lorsqu'on plaisantait. On allait cueillir des champignons, Vladimir Ilitch y participait avec grand plaisir, Il riait beaucoup de mon incapacité à les trouver, me plaisantait lorsque je passais sans apercevoir les champignons qu'il distinguait de très loin.

Tout allait bien, les exercices donnèrent des résultats appréciables ; la jambe devenait plus forte et l'on put y fixer un léger appareil. Se sentant plus fort, Vladimir Ilitch éprouvait de la gêne devant les soins qu'on lui donnait, les réduisant au minimum. Il voulait coûte que coûte déjeuner et dîner avec tous, protestait parfois contre le régime et s'opposait à tous les médicaments sauf la quinine. Il riait même lorsqu'on lui faisait remarquer qu'il absorbait ce « *poison* » si tranquillement, sans aucune grimace.

Tout allait si bien qu'en août je pris, la conscience tranquille, un congé d'un mois. Au milieu d'août je reçus une lettre aussi très rassurante de Maria Ilinitchna, où elle écrivait que la surveillance des

médecins était devenue inutile, que Vladimir Ilitch faisait très activement ses exercices de parole et qu'on était même obligé de le retenir.

En septembre, nous dûmes éloigner même les infirmières dont la présence le gênait.

Les exercices oraux et, ensuite, écrits étaient confiés à Nadejda Constantinovna qui, avec amour et patience, se consacrait toute à ces leçons auxquelles personne d'autre n'assistait. Les médecins spécialement invités à cet effet n'avaient pas la confiance de Vladimir Ilitch qui ne les admettait tout simplement pas et qui, en les voyant, devenait nerveux. Ils étaient donc obligés de diriger les leçons en donnant des instructions à Nadejda Constantinovna. Tout allait apparemment bien ; j'eus même l'espoir, contrairement à la logique du médecin, que si tout allait bien Vladimir Ilitch pourrait travailler, bien qu'incomplètement.

Rentré de vacances, je passai plusieurs fois chez Vladimir Ilitch, une fois avec le docteur N. Prigorov et un cordonnier orthopédiste, pour lui faire commander des chaussures orthopédiques. Vladimir Ilitch nous recevait toujours avec bienveillance, essayait volontiers les chaussures, apprenait à marcher, marchait même sans aucune aide, s'appuyant sur une canne. Il nous invitait à déjeuner, et tout en étant assis à la table, participait à la conversation générale avec son vocabulaire encore assez restreint, il est vrai, mais que nous avons appris, enfin, à comprendre. Lors de mes visites il était toujours gai.

Et tout à coup, ce fut la mort, qui vint brusquement, bien qu'on s'y soit attendu. On fit une autopsie, pénible même pour les médecins : une sclérose des vaisseaux cérébraux, seulement une sclérose. Il fallait s'étonner non pas tant devant le fait que la pensée pût travailler dans un cerveau aussi abîmé par la sclérose, mais qu'il pût vivre aussi longtemps avec ce cerveau.